



*Tu dois me dire si tu sais quelque chose sur
ses complices (Page 973).*

C. I.

LIVRAISON 129

« Nous étions cinq frères et sœurs : trois filles, mon frère aîné et moi. Tandis que mon frère et mes sœurs travaillaient avec ardeur, Dieu sait pourquoi, j'étais tout à fait différent d'eux et dès mes premières années je préoccupais mes parents par mon caractère.

« J'allais au même collège que mon frère qui était toujours un des meilleurs élèves de sa classe, tandis que je passais le temps en gâchant mes heures d'études par le jeu.

« Enfin, j'eus la licence. Il fallait maintenant décider de la voie que je choisirais. Mon père m'appela et me demanda mes intentions. Je tombai des nuages ; car, cela peut sembler étrange, mais je n'avais jamais pensé à mon avenir. Comment eussé-je pu répondre à une telle question ? Mon père me proposait tour à tour, toutes les professions : médecin ? Non, il n'était pas possible que je passe ma vie, penché sur des gens souffrants. Avocat ? Se creuser l'esprit pour interpréter la loi, selon le cas ? Non, ceci n'était pas davantage un métier pour moi.

— Veux-tu être fermier ? me demanda mon père.

« Cela non plus ne m'allait pas ; je ne me sentais pas capable de supporter l'ennui de la vie à la campagne. Officier de cavalerie ? hussard ? Je pensait au bel uniforme. Toutes les filles se seraient tournées sur mon passage et me suivraient avec des regards pleins d'admiration..... Ce serait une vie heureuse et insouciant : je passerais des nuits à me dévertir avec mes collègues et le matin, je partirai sur un beau coursier pour de longues chevauchées, pour le camp, pour les manœuvres... Le rêve était attrayant, il plaisait à mon esprit d'aventure.

« Mon père approuva mon choix et j'entrai dans l'armée. Je fus enrôlé dans un régiment de hussards, en garnison dans une grande ville.

Le temps passa, je devins lieutenant, et je fus l'officier le plus joyeux et le plus insouciant de tout le régiment.

« Mon capitaine aurait désiré me voir plus sérieux, mais il fut avec moi d'une indulgence paternelle et feignit bien souvent de ne pas s'apercevoir de mes fréquentes escapades.

« Pendant trois ans tout alla bien, puis les catastrophes arrivèrent l'une après l'autre.

« Mon père mourut.

« Ce fut un terrible malheur qui m'abattit, car je l'avais profondément aimé et me parut tout d'abord que je ne pourrais supporter la douleur que me causait sa perte; mais avec le temps, je me consolai, car le temps guérit toutes les blessures.

« Un an après, j'étais redevenu le même qu'avant.

« Mon frère avait abandonné ses études à l'Université pour prendre la direction des propriétés.

« Peut-être n'eut-il pas de chance ou fut-il trop inhabile à diriger les travaux des champs; la récolte ne fut pas aussi abondante que les années précédentes et cette année-là se solda avec un passif. On dut recourir aux hypothèques. L'année suivante, tout fut détruit par la grêle et la pension que l'on me versait dut être diminué. Comment vivre avec aussi peu? Je devais faire des sacrifices? Renoncer à ma passion pour les belles femmes et les chevaux de race?

« Non, il était nécessaire de sortir de cette impasse.

« Ce fut ainsi que je me mit à jouer.

« Mais ceux qui ont de la chance en amour n'ont pas de veine au jeu... je perdis...

« J'essayai, je tentai la fortune mille et mille fois, mais toujours en vain.

« Mon capital fondit rapidement.

« Alors, je pensai aux usuriers.

« J'obtins facilement l'argent qui m'était nécessaire, on savait que ma famille possédait un important domaine

« Je jouai encore, mais pendant des mois et des mois je ne passai pas une nuit sans perdre.

« J'avais trente mille marks de dettes et les usuriers non seulement ne voulaient plus me faire crédit, mais prétendaient le remboursement des sommes prêtées.

« Mais où prendre l'argent ? Je pensai à mes droits sur l'héritage paternel et je me disais que mon frère serait contraint de payer.

« Je m'adressai à lui et il dut consentir ; mais, naturellement, le retrait de cet argent entraîna la faillite du domaine ; l'an d'après nous fûmes contraints de renoncer aux propriétés qui, pendant des siècles et des siècles avaient appartenu à nos aïeux.

« Par ma faute !...

Le légionnaire s'interrompit, passa sa main sur son front, en repoussant son képi en arrière, comme s'il voulait éloigner l'image qui se représentait devant ses yeux. Luders se taisait pour ne pas troubler son camarade, transporté par la vague des souvenirs.

Haug se tut pendant quelques instant, puis il reprit :

« Ma pauvre maman, mes sœurs, mon frère, durent quitter la maison paternelle pour chercher ailleurs un asile. Ma mère loua un petit appartement très modeste comme le lui permettait les quelques rentes qui lui étaient restées. Mon frère plaça son argent et celui de mes sœurs dans une fabrique de tissus dont il devint le directeur.

« Tout cela aurait dû me rendre raisonnable, si la passion du jeu ne s'était pas emparée de moi. C'était devenu une manie irrésistible à laquelle je ne savais pas résister.

« Je recommençai à jouer et perdais plus que je ne possédai... Mes créanciers étaient de plus en plus impatients et je me voyais contraint de signer toujours de nouvelles traites pour me sauver d'un côté, tandis que je

me ruinais davantage de l'autre.

« Ce fut enfin le désastre complet.

« Ou payer, ou mes créanciers m'auraient dénoncé à mes chefs. Je ne pouvais pas courir pareil risque..

— Mais que devais-je faire ?

« J'allai à Berlin demander aide à ma mère.

« Elle m'aida... Elle était mère et j'étais son fils ! Elle me donna ce qu'elle possédait jusqu'au dernier centime.

« Au lieu de payer les dettes avec l'argent que j'avais reçus ainsi, comme je l'avais solennellement promis à ma mère, j'allai jouer et, de nouveau, je perdis...

« Trois jours plus tard, j'étais dans la même situation et plus désespéré que jamais...

« J'allai voir mon frère ; je savais qu'il possédait encore quelque chose et il devait m'aider, il devait sauver notre nom du déshonneur.

« L'entretien que j'eus avec lui fut dramatique ! Je confessai tout et lui dit que ma mère m'était venue en aide quelques jours auparavant. Il ne me fit pas de reproches, mais il me dit d'un ton décidé :

« Je paierai tes dettes pour sauver l'honneur de notre famille, mais j'exige que tu supportes le poids de tes légèretés. Tu comprends ce que je veux dire : je paierai tes dettes lorsque tu seras mort .

« Il me laissa seul, à mes réflexions.

« Je restai quelques instants incertain, me demandant si je devais faire ce qu'il m'avait demandé : aller chez moi et me tuer.

« La vie était trop belle et elle offrait trop de plaisirs pour y renoncer. J'étais si jeune, le monde entier m'appartenait ; je pourrais vivre n'importe où et recommencer ma vie.... Il suffisait de quitter ma Patrie.

« Je partis sans prendre congé de personne.

« J'allais chez mes créanciers et leur dis que le lei

demain mon frère payerait mes dettes. Je réussis à me faire donner encore deux mille marks et, avec cet argent la nuit même, je partis pour la France et m'arrêtai à Paris...

« Je commençai une nouvelle vie...

« Mais à quoi servent toutes les bonnes résolutions, quand on est si léger ?...

« Je voulus me distraire un peu pour faire passer ces premiers temps en lequel le souvenir des angoisses passées m'abattait profondément. Ces distractions devaient rapidement épuiser le peu d'argent que je possédais.

« La ruine était complète et pendant deux mois consécutifs je dormis sur un banc ou sous les ponts.

« Le froid venait, les nuits étaient glacées et je n'avais plus la force de résister.

« Un jour, je me décidai à franchir le seuil du bureau d'enrôlement de la légion.

« Je passai plus de cinq ans dans un régiment en garnison à Tunis. Je fus nommé sous-officier ; les conditions dans lesquelles je vivais n'étaient pas des pires, mais quand se présenta une occasion de fuir je ne pus résister à la tentation...

Le lendemain, je fus découvert et reconduit à la caserne.

« Cinq années de Cayenne !

« Dégradation !...

« La dégradation ne fut pas pour moi une chose grave puisque vraiment, je n'avais aucune ambition, je n'aspirais pas à prendre un grade dans la légion que je haïssais... Mais, Cayenne !...

« Mon capitaine qui avait toujours eu pour moi beaucoup d'estime comme soldat, me conseilla de demander la grâce. Je suivis son conseil et fus grâcié, mais à la condition de signer un nouvel engagement dans la légion, chose que je fis...

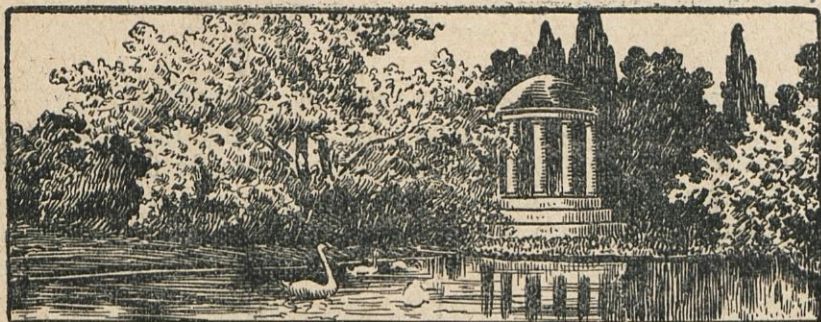
« Cayenne ne me fut pas pour cela épargné, puisqu'on me transféra dans ce régiment, de garde à cette maudite île.

« Espérons que notre tentative de fuite réussira, que nous parviendrons à nous enfuir de cet enfer, et qui la chance nous sera plus favorable qu'elle ne me le fut lorsque j'ai tenté de fuir de Tunis.

« Alors, si je rentre dans ma patrie, je pourrai encore revoir ma mère, l'embrasser encore une fois... entendre le pardon tomber de ses lèvres. »

Il se tut, laissant son regard errer dans le vide, se fixer sur les étoiles qui brillaient, même sur la tête de sa mère lointaine... Un soupir s'échappa de ses lèvres, ses yeux s'abaissèrent, et son regard se perdit sur les vagues qui se brisaient au seuil de cette terre inhospitalière.





CHAPITRE CL.

FIDELITE D'AMOUR..

— Voici une lettre de la Légion, Roeder ; elle est certainement de Fritz Luders. La Leni sera bien contente !...

Le vieux facteur, tendant le bras, par-dessus la haie qui entourait le jardin, remit la lettre à Christian Roeder.

C'était par une charmante matinée de dimanche ; le soleil riait dans le ciel et chaque allée fleurie, chaque buisson, chaque cime d'arbre luisait dans la lumière matinale encore humide de rosée. Les oiseaux chantaient et les paysans saluaient gaiement Christian, lorsqu'ils passaient pour aller à l'église.

Mais le visage de Roeder était grave ; il ne semblait pas partager la joie générale. Il considérait la lettre qu'il tenait à la main et il semblait si mécontent que le facteur s'exclama :

— Si j'avais remis cette lettre à la Leni, elle l'eût reçue avec plus de joie et j'aurais vu ses yeux briller de plaisir. Mais on dirait que vous n'êtes pas satisfait de voir Luders écrire à votre fillette.

Roeder rejeta sa casquette en arrière, ôta sa pipe de sa bouche et riposta d'une voix âpre :

— Non, je ne suis pas content du tout...

Le facteur qui, depuis plus de trente ans, allait de maison en maison, connaissait l'histoire de tous les habitants du petit village. Il en avait partagé les joies et les douleurs et chacun le traitait en ami. Fixant Christian, il s'appuya contre la chaise du jardin, puis, d'un ton confidentiel, il dit :

— Nous aussi, Roeder, nous avons été jeunes et alors, comme aujourd'hui, l'amour était la joie de la vie...

— Je n'ai réellement rien contre l'amour, riposta Roeder, mais je pense qu'une jeune fille ne doit pas perdre les plus belles années de sa jeunesse en pensant à un individu dont elle ne sait même pas où il se trouve et qui ne pense pas du tout à revenir...

Cependant, s'il écrit encore à Leni, il doit l'aimer et, croyez-moi, Roeder, on ne peut rien contre l'amour !... Vous devrez finir par la donner à Fritz... Mon Dieu, il faut s'avouer que c'est un beau garçon, sain et robuste... Et puis, ils s'aiment depuis leur plus jeune âge. Mais il faut que je parte ; le devoir m'appelle ; je dois continuer ma tournée. Voici Leni ; elle vient chercher sa lettre.

Il se tourna vers le seuil de la maison d'où venait d'apparaître une blonde jeune fille et l'appela :

— Leni, je t'ai apporté une lettre ; ton père te la donnera...

Le vieux porta la main à son képi, sourit à la jeune fille et partit.

Christian Roeder tendit la lettre à sa fille en disant laconiquement :

— Voici...

Leni s'en saisit et tourna sur elle-même pour rentrer dans la maison ; mais son père la retint par le bras et, montrant la lettre, demanda :

— Dis-moi combien de temps durera encore cette histoire ?

Leni avait baissé les yeux ; elle fixait l'enveloppe qu'elle tenait à la main et souriait :

— J'attends le retour de Fritz, dit-elle

Christian Roeder se mit à rire :

— Je crois que tu attendras encore quand tu seras vieille !

— Non, puisque lorsqu'il aura terminé ses quatre ans, Fritz reviendra certainement à la maison.

— Le crois-tu ?

— Oui.

— Et s'il se moquait de toi ?

Leni fixa son père d'un air égaré.

— Non, papa, Fritz ne ferait jamais semblable chose.

— Ne t'aie-je pas prévenue depuis longtemps de ce qui arrive ?

Cette fois, montrant une certaine hésitation, Leni répondit :

— Tu as raison : Fritz devrait être revenu, mais comme il me l'a écrit, ils l'ont enivré... c'est pourquoi...

— C'est lui qui le dit, riposta Roeder en riant ; il te l'a écrit et tu te crois obligée de le croire ; mais peut-être est-il amoureux de quelque métisse, tandis que tu continues à l'attendre en vain...

Leni secoua énergiquement la tête :

— Non, non, Fritz n'a personne en dehors de moi ; il n'aime que moi...

— Pauvre fille ; l'amour t'aveugle... Crois-tu vraiment qu'il n'existe pas là-bas de femmes qui peuvent tourner la tête aux hommes ? Crois-moi, le monde est partout le même et Luders n'est pas un saint ; il ne peut pas plus résister que les autres aux tentations ; il fera comme les autres et il prendra ce qu'il trouvera.

Leni sourit encore :

— Tu peux dire tout ce que tu voudras, papa, mais

moi, j'ai confiance et je crois en lui ; il ne faudrait pas que je l'aime pour douter de sa fidélité ! Je l'attends et je sens... dans mon cœur, qu'il reviendra... Il reviendra, papa, et alors, nous serons encore heureux comme tu l'es avec maman.

Christian Roeder secoua la tête et posa sur sa fille un regard sévère :

— Quand donc deviendras-tu enfin raisonnable ? Ne vois-tu pas que tu laisses échapper le bonheur qui te passe à côté ? Hans Peter Schiedel ne sait plus que faire pour te faire comprendre que tu lui plais ; si tu acceptais ses hommages, tu serais l'une des plus riches femmes du village.

Leni éclata de rire et répondit d'un ton décidé :

— Même si Schmiedel possédait des millions, je ne voudrais pas de lui comme mari, parce que je n'ai pas envie d'épouser un jeune homme stupide... Je ne pourrais pas le supporter.

— Mais tu peux supporter l'idée de devenir la femme d'un aventurier, qui a failli être un assassin !...

— Oui, parce que je l'aime et que mon cœur lui appartient.

— Il pourrait bien se faire que je te fasse changer d'idée. Jusqu'à présent j'ai supporté cette stupide histoire avec Luders dans l'espoir que tu te lasserai toi-même... Une belle fille comme toi peut demander à la vie et à l'amour autre chose que de simples lettres !... Mais il me semble aujourd'hui que l'amour est pour toi une maladie qui s'est insinuée dans ton cerveau et dans ta chair et il faudra bien que je trouve un remède pour te guérir... autrement dit, je te forcerai à te marier.

Christian Roeder avait pris Leni par le bras et il la serrait très fort ; mais la jeune fille ne perdit pas la tête, elle posa sur les yeux de son père, son regard dans lequel brillait d'expression d'une sincère passion.

— Tu ne peux me contraindre à épouser un autre homme !

— Pourquoi non ? Quand Hans-Peter viendra, je lui dirai que je consens à votre mariage.

— Et je lui dirai que jamais, jamais, je ne serai sa femme !

— Nous verrons bien si ma parole a plus de valeur que la tienne !

— Tu ne pourras pas m'y contraindre !

— Je peux beaucoup de choses et je réussirai bien à te rendre docile !

— Ne crois pas que je me soumettrai, papa, je préférerai mourir, je préférerai me suicider que de renoncer à Fritz...

La jeune fille avait parlé d'un ton si résolu que le vieux ne voulut pas insister davantage ; il lâcha le bras de Leni qui s'enfuit aussitôt.

Elle courut dans sa chambre et son père resta seul dans le jardin.

Il avait l'air courroucé et serrait les poings.

— Je réussirai bien à te faire obéir, murmurait-il entre ses dents.

Puis il rentra dans la maison, mais quelques minutes plus tard, il sortit de nouveau. Il avait échangé sa casquette contre son chapeau à larges bords et tenait à la main son livre de messe.

Il traversa le jardin et se dirigea vers le village. Sur la route, il vit venir à sa rencontre un jeune homme qui n'était certainement pas un de ces beaux garçons susceptibles d'émouvoir le cœur des filles pleines de passion et de vie. Son visage était privé de toute expression ; ses yeux clairs et étonnés, son sourire niais contribuaient à lui donner l'air stupide.

Il salua Christian avec affabilité et lui demanda :

— Leni vient à l'église avec nous ?

Ce disant, il tendait vers le vieil homme sa main droite dans laquelle il serrait un bouquet de « ne m'oubliez pas » ! la petite fleur bleue, si chère aux amoureuses d'outre-Rhin. Roeder sourit et prenant sous le bras le jeune homme, il répondit :

— Elle ne vient pas avec nous, non ! mais après la messe, tu viendras chez nous et nous parlerons un peu de tes désirs, que je connais bien.....

CHAPITRE CLI

UNE NOUVELLE AVENTURE.

Dans un compartiment de seconde classe de l'express Paris-Vienne, Amy Nabot était commodément assise dans un angle du wagon.

Elle s'était appuyée sur les coussins, car elle sentait en elle un grand besoin de repos. Elle voulait aussi coordonner ses idées, car les derniers jours qu'elle avait passé à Paris avaient, vraiment, épuisé sa force nerveuse.

Pendant ces jours-là, particulièrement durs et difficiles pour elle, elle avait craint sérieusement que son destin ne la précipitât dans un gouffre.

La peur que la trahison d'Esterhazy et celle d'Henry fussent découvertes l'avait rendue si nerveuse qu'elle ne parvenait plus à se dominer ; et quand le hasard lui offrit l'occasion de partir pour Vienne, elle respira, soulagée.

Il lui semblait que le sol de Paris brûlait sous ses

pieds et, de plus, ses deux amoureux l'ennuyaient.....

Esterhazy se divertissait avec des filles et Henry, depuis le jour où il avait retrouvé une amie d'enfance, pour laquelle il semblait flamber encore, avait complètement changé à son égard. Elle semblait ne plus exister pour lui.....

Elle pensait à la manière dont il l'avait poursuivie de son amour et à la pensée qu'Henry pouvait répéter le même rôle avec une autre femme, elle souriait.

Que lui importait !

Elle n'avait jamais eu pour lui la moindre affection; il n'avait jamais été dans ses mains qu'un instrument pour apaiser sa soif de vengeance contre Dreyfus.

Celui qui avait osé la narguer, la repousser quand, en prison, elle était venue lui offrir de le libérer, languissait à présent en Guyane. Il était séparé de sa femme et de ses enfants ; il subissait les tourments de l'exil.

Son plus vif désir était d'aller vers lui, de le voir, de lui parler, de lui montrer combien il avait été fou en la chassant, en refusant son amour.....

Mais il était assez difficile de se rendre à Cayenne et plus encore de pénétrer dans le pénitencier ; mais si elle savait se distinguer dans la mission qu'on lui avait confiée, elle pourrait peut-être demander que l'on fasse une exception en sa faveur en lui concédant toutes les facilités nécessaires.

Amy Nabot restait mollement appuyée aux coussins, et elle rêvait les yeux ouverts.

Elle pensait au temps passé quand son amour seul existait pour elle, quand elle aimait et qu'elle était payée de retour et qu'elle n'avait pas d'autre désir.

Oh ! pouvoir reconquérir son amour, les baisers et les caresses d'autrefois.....

Elle secoua la tête, comme si elle était contrariée de ces pensées.

Pourquoi s'obstinait-elle à désirer l'amour de cet homme, alors que tant d'autres hommes existaient dans le monde ?
le monde ?

Mais pour elle et pour son amour, il n'existait que lui. C'était une folie, une sottise, un caprice déraisonnable ! Sa pensée revint à Henry et à Esterhazy : comme leurs déclarations d'amour l'avait laissée froide et indifférente !

Ainsi, suivant le cours de ses pensées, son esprit errait loin, dans le champ des souvenirs et elle ne prenait pas garde à un jeune homme, très élégamment vêtu, qui allait et venait dans le couloir, s'arrêtant chaque fois qu'il passait devant son compartiment pour la considérer avec admiration.

Elle s'en aperçut enfin quand, levant la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de ce jeune homme.

Amy Nabot sourit.

C'était un beau jeune homme qui avait tout au plus vingt cinq ans ; il avait des yeux noirs, profonds, au regard passionné.

Il aurait bien voulu entrer dans le compartiment et tenir compagnie à la belle voyageuse. Un flirt avec elle l'eût enchanté.

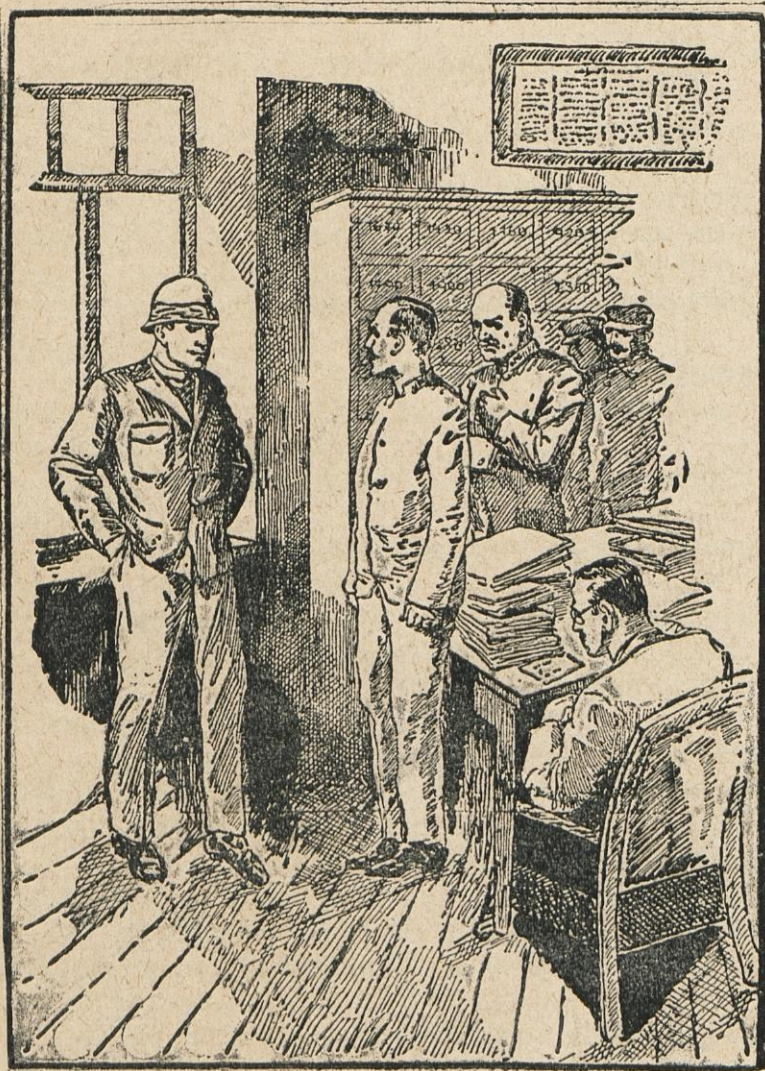
Mais il n'osa pas et continua à marcher dans le couloir, tandis qu'Amy, de son côté, se disait qu'il aurait pu être plus audacieux.

Un petit soupir souleva sa poitrine et elle tourna la tête de l'autre côté pour admirer le paysage.

Soudain, la porte du compartiment s'ouvrit ; la jeune femme tourna la tête et vit le jeune inconnu, une valise à la main, et le pardessus de voyage sur le bras, entrer.

— Permettez-vous, madame, que je prenne place dans ce compartiment ?

— Je vous en prie. Pourquoi vous en empêcherai-je ?



— Je vous demande pardon, pendant combien
de temps allez-vous me regarder ? (Page 982).

— Merci ! répondit le jeune homme en s'inclinant avec courtoisie.

Il lança sa valise dans le filet et prit place en face d'Amy Nabot.

Elle s'était, de nouveau, tournée vers la fenêtre pour considérer le panoroma qui se déroulait sous ses yeux, mais elle sentait le regard du jeune homme fixé sur elle ; elle sentait son impatience et cela la divertissait immensément.

C'était si beau d'être admirée aussi silencieusement et avec tant de timidité. Ce n'était certainement pas quelque chose de commun.

Enfin, elle se tourna vers lui et le vit rougir sous son regard.

— Pourquoi vouliez-vous venir dans mon compartiment ? demanda-t'elle.

— Dans celui où j'étais, j'avais comme compagnons de voyage toute une famille avec un bébé..... Alors.....

Il parlait avec une certaine hésitation, comme s'il n'osait continuer.

— Et c'est là votre unique raison de venir ici ? demanda la jeune femme qui s'amusait follement, tandis que son partenaire rougissait de nouveau.

— Je ne sais si je dois être tout-à-fait sincère, répondit-il, cependant, ce ne fut pas le seul motif.....

Il rit doucement et elle fit écho. L'embarras du jeune homme s'évanouissait ; il se présenta à sa compagne de voyage :

— Me permettez-vous, madame : Comte Ilitsch.

Amy baissa la tête en souriant.

— Et où allez-vous ?

— A Vienne.

— Alors, nous irons ensemble. J'y vais aussi.

— Ainsi, nous aurons le temps de nous connaître, dit-il en souriant.

— Vous y tenez beaucoup ?

— Beaucoup, beaucoup.

Il avait dit ces mots d'un ton sincère, sans quitter Amy du regard.

— Vous êtes Viennois ?

— Non, madame, je suis hongrois et j'espère que ce n'est pas pour vous une désillusion.

— Au contraire ! un magyar ardent.....

Ils rirent encore et toute timidité disparut entre eux

— Me permettez-vous de vous demander quelque chose ?

— Certainement.

— Vous êtes française, parisienne ?

— On ne peut rien vous cacher.

— Ce n'était pas difficile, parce que.....

— parce que nous sommes dans l'express de Paris.....

— Non, pour autre chose.... les belles dames.....

Amy l'interrompt d'un geste :

— Je vous en prie. Ne commencez pas à me faire des compliments. Je les déteste.

Le jeune homme aurait voulu insister, mais Amy secoua allégrement la tête, en l'empêchant de continuer.

— Dites-moi plutôt ce que vous avez fait à Paris ?

— Dois-je être sincère ?

— Oui.

— Je me suis un peu amusé, j'ai voulu jouir encore un peu de ma liberté avant de me décider à courber la tête sous le joug du service.

— Vous êtes officier ?

— Oui, madame ; lieutenant au second régiment de Dragons, actuellement promu au régiment des chasseurs

— Au régiment des chasseurs ? Attaché alors au service du courrier ?

— Oui, courrier au **Ministre des Affaires Etran-**
gères.

— Très intéressant.

Et, dans son cœur, elle pensait :

« Tu es tombé entre bonnes mains..... peut-être..... qui sait.... quelque dépêche importante..... Je ne te laisserai pas t'échapper.....»

Il était près de midi et le comte Ilitsch se tourna vers sa compagne de voyage :

— Vous n'avez certainement pas pensé à apporter quelque chose pour déjeuner ?

Amy Nabot sourit en secouant négativement la tête.

— Alors, il faut me permettre de partager avec vous ce panier que j'ai pris à la gare et qui, en nous privant un peu suffira pour deux.

Il prit sa valise, l'ouvrit, en tira une bouteille de champagne, un gobelet d'argent dans un écrin de cuir et plusieurs paquets enveloppés de papier blanc qu'il disposa sur la table du compartiment.

— Voyons si vous avez de bonnes choses ? dit Amy, commençant à ouvrir les paquets.

Il y avait un faisan rôti, tout entier, des sandwiches de foie gras, des fruits magnifiques et des fondants.

— Et vous dites que nous devons nous priver ?

Amy riait et son compagnon était d'humeur charmante.

— Je suis vraiment content que vous soyez satisfaite de la petite collation que je puis vous offrir. Allons, à table !

Soudain, il se frappa le front :

— Que je suis étourdi !.... J'ai oublié les couverts ! quelle sottise !

— Nous nous servirons de nos doigts !

Amy prit le faisan et le découpa adroitement.

Puis elle se mit à manger avec appétit en montrant des dents très blanches.

Le comte l'imita. Bientôt tous deux plaisantèrent et rirent gaiement.

Amy acheva l'aile du faisan :

— Maintenant, donnez-moi à boire !

Le comte remplit le gobelet et le lui tendit.

Amy but avec plaisir et quand elle eut fini, elle demanda :

— Et vous, comte ?

— Avec votre permission, je boirai dans le même verre et je me désaltérerai avec un plaisir tout particulier.

Il remplit le verre et posa les lèvres juste à l'endroit où la jeune femme avait posé les siennes.

— Un baiser à distance.. à votre santé !

Amy Nabot sourit :

— Pas mal!... Tout à l'heure, quand vous êtes arrivé dans mon compartiment, je croyais que vous ne sauriez pas m'adresser trois mots.

Le comte rit, d'un beau rire clair et jeune.

— Ah !... vous pensiez que je devais être un peu naïf, mais gentil, n'est-ce pas ?.... Cela ne fait rien ; ce qui importe, c'est de ne pas vous avoir déçu.

— Au contraire, dois-je vous le dire ?

— Ce n'est pas utile ; votre sourire me suffit.

Amy sourit à belles dents.

— Merci, dit-il en s'inclinant. Il est vrai que j'ai dû prendre sur moi pour vous approcher..... je me suis dit : Ilitch, il faut aller voir de près cette dame... non, la plus belle des dames.....

Amy avait pris une pêche et en offrait la moitié à son nouvel ami. Elle s'étendit ensuite commodément dans son coin, sans répondre à la phrase du comte.

— Eh bien, madame ?

— Que voulez-vous que je vous dise ?

Il la fixa d'un regard passionné.

— Je ne veux pas que vous me disiez rien, je voudrais seulement rester toujours près de vous à vous ad-

mirer, pour imprimer plus profondément vos traits dans mon esprit.

— Où avez-vous appris à faire des compliments, mon ami ?

— Dans ma patrie. Oh ! chez nous, le plus simple berger est cavalier parfait. Ma patrie est très belle et je voudrais que vous la connaissiez et appreniez à admirer son peuple. Vous devrez venir un jour là-bas et je voudrais vous servir de guide.

— J'ai déjà pensé souvent à visiter la Hongrie, mais pour cette fois, je dois me contenter d'arriver jusqu'à Vienne.

Le comte hocha la tête.

— Cela m'ennuie beaucoup

— Pourquoi ?

— Parce que notre amitié de voyage se terminera vite. Puis-je espérer, au moins, vous revoir à Vienne ?

— Il faut toujours espérer, tant que dure la vie.

Le jeune homme se pencha sur elle ; lui prit la main qu'elle lui abandonna volontiers et la fixa dans les yeux.

— Une fois, une fois seulement, laissez-moi vous revoir... au moins pour une heure...

Comme étaient doux et profonds les yeux de ce jeune homme ! Comme il savait prier et supplier !... Comment résister ?

Amy fit, de la tête, un signe affirmatif.

Son compagnon se baissa pour lui baiser la main.

Elle ferma un instant les yeux... Une étrange sensation de plaisir et de volupté lui secoua les nerfs, accéléra le cours de son sang dans ses veines.

Ce jeune homme... Quand ses paupières se relevèrent, elle vit le visage du comte tout contre le sien.

Un désir irrésistible l'emporta, lui fit ouvrir légèrement les lèvres et...

L'ivresse les dominait l'un comme l'autre et les entraînait vers la réalisation de leur désir.

Il baisait et baisait de nouveau la belle bouche qui s'offrait ; il baisait ses yeux, son cou, et rien n'existait plus autour d'eux hors leur ardente passion.

Soudain, Amy s'arracha aux bras du jeune homme se passa la main sur le front et rejeta sa belle tête en arrière.

Qu'était-il donc arrivé ?

Elle se mit à rire.

Elle s'était laissée embrassée à la bouche.

Le comte la considérait un peu intimidé par ce soudain recul.

— Pardonnez-moi... dit... Je ne sais pas ce que...

— Grand gosse !... Qu'avez-vous à vous faire pardonner ?

Le visage du jeune homme s'illumina de joie et il la serra de nouveau dans ses bras pour l'embrasser encore plus follement et avec la plus ardente passion.

— Maintenant, ça suffit, dit Amy, riant toujours.

— Non, non, cela ne peut me suffire, tu es trop belle.

Les pas du contrôleur se firent entendre dans le couloir juste à cet instant et le comte Ilitsch reprit une attitude et un maintien digne et sérieux.

Quand il fut passé, ils restèrent quelques instants silencieux.

Tous deux semblaient rêver.

— Tout sera-t'il fini après ce voyage ou bien nous reverrons-nous encore à Vienne ?..... Vous me l'avez promis.....

Amy sourit :

— Oui, je vous l'ai promis et nous nous reverrons, si le hasard nous le permet.....



CHAPITRE CLII.

LA LETTRE D'AMOUR.

Leni Røder était assise dans sa petite chambre ; ses yeux brillaient de joie, elle relisait la lettre de son amoureux lointain.

« *Ma chère Leni,*

« *J'ai à t'apprendre quelque chose d'intéressant qui pourra peut-être aider à notre bonheur. Jour et nuit, je ne pense qu'à toi et au jour où nous nous reverrons: Si je ne savais pas que tu m'es restée fidèle et que tu m'attends, je n'aurais pu supporter le martyre de cette vie. Au contraire, en pensant à toi, quand je suis en sentinelle ou quand je suis contraint à cet affreux service, tu es toujours devant les yeux de mon âme, comme un rayon de soleil en une journée triste et grise. Je suis convaincu qu'un grand bonheur nous attend, parce que nous avons trop longtemps lutté et souffert. Reste toujours fidèle et bonne, ma Leni, et tout finira bien je te l'assure. Maintenant l'espoir luit....*

« *Sur le bâtiment, transportant ici les prisonniers, il y avait un condamné dont tu as certainement entendu parler : le capitaine Dreyfus. J'ai eu pitié de lui, parce que je suis convaincu de son innocence et pour lui être agréable, je me suis*

chargé d'expédier une lettre à sa femme.

« Il a voulu que je lui dise mon histoire et il veut nous aider. Il faudra que tu ailles toi-même voir cette dame et elle te donnera l'argent nécessaire pour nous aider à reconquérir notre bonheur. La femme du capitaine te remettra la somme que tu enverras au chinois Tai-Fung, à Cayenne. Tu ne m'écritas rien à moi à ce sujet parce qu'il faut agir avec la plus grande prudence ; il te suffira de mettre deux points : après ton nom pour que je sache que tu as reçu et expédié l'argent.

« Je n'ai presque pas le courage de penser au bonheur qui est proche ; je ne puis réussir à m'imaginer combien sera belle la vie quand je serai près de toi et que je pourrai te serrer dans mes bras et t'embrasser... il me semble que je deviendrai fou de joie... Enfin, il vaut mieux ne pas bâtir actuellement de châteaux de cartes, car nous en avons déjà fait et il a suffi d'un coup de vent pour les jeter bas.

« Je ne puis plus rester ici et si je ne réussis pas à fuir, je finirai par en mourir.

« Je m'accroche de toutes mes forces à ce nouvel espoir et je fais mille rêves.

« Va trouver, pour moi, madame Dreyfus, le capitaine m'a affirmé qu'elle te donnera ce qui est nécessaire. Remets-lui le billet ci-inclus dans lequel son mari la prie de nous venir en aide. Ne tarde pas un instant ; pars le plus tôt possible pour Paris. Nous ne trouverons jamais autrement les moyens nécessaires pour m'évader ; ni ton père, ni qui que ce soit ne pourrait plus nous aider.

« Dès que tu auras fait cette démarche, tu m'écritas. Tu peux facilement t'imaginer si je vais compter les jours...

« Oh ! Leni, ma chérie, mon trésor, mon amour, s'il était possible que mon espoir se réalise enfin !... Nous revoir ! être réunis ! Alors, Leni, je ne te quitterai plus ; je resterai chez nous, je travaillerai pour toi et, si Dieu veut, pour nos enfants...

« Mon cher amour, quand je pense au bonheur qui nous

attends, il me semble que je deviens fou de joie. Nous sommes séparés depuis trop longtemps... et toujours je pense à l'instant où je te reverrai, où je caresserai ta belle tête blonde. Tu es toujours vivante dans mon esprit, comme je t'ai vu, la dernière fois.....

« Quand je reviendrai, notre joie sera la même que jadis et nous rattraperons le temps perdu.

« Prends courage encore un peu, ma chérie, ne te laisse pas abattre et nous serons heureux de nouveau.

« Je t'embrasse encore,

Ton FRITZ ».

Leni laissa tomber la lettre sur ses genoux, tandis que son regard errait loin, loin.....

Elle reverrait son Fritz.....

Mme Dreyfus lui donnerait les moyens de fuir loin de l'île maudite !.....

Elle ne se lassait pas de relire la lettre, dont les moindres mots trouvaient un écho dans son cœur.

Oh ! Fritz reviendrait et ils finiraient par s'épouser.

Elle pensa à l'avenir qui l'attendait et elle se mit à rêver, en caressant les plus ardents désirs qu'elle tenait cachés dans le fond de son cœur.

Soudain, elle soupira profondément et leva les yeux au ciel dans une muette prière.

Les choses n'étaient pas aussi faciles que Fritz le croyait.

Son père désapprouvait sa fidélité au fiancé lointain. Il avait des projets bien différents de siens et il voulait la marier au riche Hans-Peter Schmiedel. Ne le lui avait-il pas dit tout à l'heure encore et n'avait-il pas répété qu'il réussirait à se faire obéir ?...

Leni Roeder avait les yeux brillants et elle tremblait d'indignation en pensant à la conversation qu'elle avait eu avec son père.

Elle secoua la tête avec énergie et dit à voix haute :

— Non, je ne me laisserai pas contraindre. J'ai attendu impatiemment jusqu'aujourd'hui le retour de Fritz et pour rien au monde, je ne renoncerai à lui. Un jour viendra où nous nous reverrons et où nous aurons enfin le bonheur qui, pendant si longtemps, nous à manqué.

Mais il fallait qu'elle fasse ce qu'il lui avait demandé. Aller trouver la femme de Dreyfus et la prier de lui remettre la somme nécessaire pour réaliser le plan de fuite conçu par Fritz.

Mais celui-ci avait complètement oublié une chose assez importante : où prendrait-elle l'argent nécessaire pour aller à Paris ? Elle ne possédait pas d'économies, parce que son père ne lui donnait jamais d'argent. Et quoiqu'elle fut à la tête de la maison de son père, celui-ci ne lui donnait jamais rien de peur qu'elle n'envoyât de l'argent au fiancé lointain...

Si elle lui demandait la somme nécessaire pour aller à Paris, il lui rirait au nez et lui dirait sans doute de dures paroles.

Peut-être même mettrait-il ses menaces à exécution en l'enfermant dans la maison jusqu'à ce qu'elle eut consenti à épouser Hans-Peter Schmiedel. Il fallait donc qu'elle trouvât elle-même le moyen de se procurer de l'argent. Leni réfléchit sur la manière d'y arriver ; puis, elle reprit la lettre, la cacha dans son corsage, jeta un châle sur ses épaules et sortit de la maison.

La messe n'était pas encore terminée et elle ne risquait pas ainsi de rencontrer son père qui se trouvait encore à l'église. Elle hâta le pas, traversa le village, presque au pas de course et s'arrêta devant la dernière maison du bourg, qui était celle habitée par la mère de Lunders.

Depuis que Fritz avait dû fuir, la malheureuse fem-

me, toujours malade, paraissait plus vieille qu'elle n'était en réalité. Ses cheveux étaient tout blancs et son visage était couvert de rides ; ses épaules étaient courbées et la grande faiblesse qu'elle éprouvait sans cesse ne lui permettait pas de tenir la maison aussi en ordre qu'elle l'eût désirée.

Leni venait chez elle toutes les fois qu'elle le pouvait et l'aidait dans ses travaux ménagers, mais il fallait pour cela fuir secrètement de la maison, en profitant des moments où son père était absent.

Leni était si agitée qu'elle entra aussitôt après avoir frappé à la porte, sans attendre la réponse. Elle trouva la pauvre femme, assise devant la table, en train de lire l'Évangile du dimanche.

Leni s'arrêta un instant sur le seuil pour ne pas interrompre ses prières.

Mais la vieille maman du légionnaire l'avait entendue entrer et elle se tourna vers elle, en relevant ses lunettes sur son front. Une expression joyeuse s'étendit sur ses traits et elle tendit les bras à la jeune fille :

— C'est toi, Leni ? Entre, entre, ma fille. Tu me fais une belle surprise ; je ne t'attendais pas aujourd'hui. Tu as déjà été à la messe ?

Leni embrassa doucement la vieille femme sur le front.

— Je ne suis pas allée à l'église aujourd'hui... Fritz m'a écrit....

Le visage de la mère s'irradia de bonheur.

— Mon garçon ?

— Oui, mère.... il voudrait revenir à la maison, vivre avec vous et moi....

La vieille femme croisa les mains sur ses genoux et répéta :

— Revenir près de nous... Mon cher fils !... Que Dieu me donne la joie de le revoir !...

Leni caressa doucement les vieilles mains abîmées par le travail, et répondit :

— Vous le reverrez, mère ; ayez confiance ; Fritz reviendra peut-être plus tôt que vous ne le croyez ; voyez plutôt ; lisez cette lettre !

— Lis toi-même ma fille. Je t'écouterai....

Leni se mit à lire la lettre qu'elle avait tiré de son corsage. Mme Luders écoutait attentivement. Peu à peu son visage devint grave et pensif et quand la jeune fille eut fini de lire, elle s'exclama :

— C'est vrai ! cela finira bientôt, Leni ? Tu penses que mon fils réussira à fuir.....

— Il doit réussir, mère.....

La mère soupira :

— Ce serait vraiment une belle chose !

— Mais je dois me rendre à Paris pour me faire donner le nécessaire par la femme du capitaine Dreyfus.

— Oui, ma fille, tu feras ce voyage..... ?

— Naturellement, mère, je suis prête à partir tout de suite ; que ne ferai-je pas pour aider Fritz ?....

Mme Luders sourit.

— Mais... ajouta Leni, hésitante.

— Ah ! il y a un « mais.... » ?

— Pour aller à Paris, mère, il faut de l'argent pour le voyage.... je ne possède pas un centime ; vous savez que mon père ne me donne pas d'argent, de peur que je ne l'envoie à Fritz.

— Oui, je sais que ton père ne veut pas entendre parler de mon garçon.

Leni sourit sans crainte.

— Qu'importe. J'irai à Paris chez Mme Dreyfus.

— Ainsi, tu es décidée, ma fille ? Tu veux vraiment faire ce voyage ?

— Naturellement ! s'exclama la jeune fille.

La mère serra la jeune fille dans ses bras et lui caressa les joues.

— Tu l'aimes donc, mon fils ?

— Beaucoup mère, et je serai sa femme.....

— Crois-tu pouvoir l'épouser malgré l'opposition de ton père ?

— Certainement, mère ! Si mon père osait me traîner de force à l'autel pour me contraindre à devenir la femme d'un autre ; je crierai devant tous que pe ne puis appartenir qu'à Fritz Luders que j'attends depuis des années et à qui j'ai donné ma parole.....

— Ma chérie, ma douce fille, s'exclama la mère en embrassant doucement Leni.

Les deux femmes, unies dans l'amour pour le même homme qui attendait leur aide, restèrent un instant enlacées.

Puis, Leni s'échappa enfin des bras de la mère et demanda :

— Pourriez-vous me donner l'argent nécessaire au voyage ?

La vieille femme resta un instant songeuse, puis elle dit :

— Tu le sais, Leni, je suis pauvre et vieille ; mais je te donnerai les quelques thalers que j'avais mis de côté pour avoir, quand je mourrai, des funérailles décentes...

— Il ne faut pas penser à mourir, maman. Vous verrez que lorsque Fritz sera de retour, vous rajeunirez et guérirez de tous vos maux....

La vieille sourit, tandis que ses yeux s'illuminaient de joie à la pensée du retour de son fils.

— Oui, je crois que lorsqu'il sera là je rajeunirai et me sentirai plus forte, puisque la vie aura encore pour moi une valeur.

— Nous devons donc faire tout le possible pour aider Fritz. Si vous me donnez cet argent, je partirai pour Paris tout de suite.

Mme Luders se leva. Elle ouvrit un tiroir de la com-

mode, placée dans un angle de la pièce, en tira un vieux bas ; puis revenant à la table elle renversa dessus le contenu de ce bas.

— Voici, dit-elle, en remettant à la jeune fille toutes les pièces de monnaie tombées du bas. Dieu veuille que sa bénédiction t'accompagne et que mon fils revienne !

Leni était très émue ; elle pleurait et riait de joie. Elle embrassa de nouveau la vieille femme et, le visage rayonnant de bonheur, elle s'écria :

— Maintenant, je suis convaincue que la joie reviendra bientôt près de nous.....

CHAPITRE CLIII.

UN FAUX PAS.

Dubois ne s'était pas trompé en choisissant comme cachette ce wagon de marchandises, chargé de bois, qui se dirigeait sur la Hollande. Quoique le train fut visité de fond en comble à la frontière par les douaniers et les policiers, à la recherche du fugitif, il resta introuvable ; personne n'ayant pu imaginer où il avait trouvé refuge.

Dès que la frontière fut passée, le train ralentit sa marche pour passer devant une gare où il ne s'arrêtait pas, et Dubois mit à profit son agilité pour bondir hors du convoi.....

Il était arrivé à Maastricht, sur le sol hollandais ; par conséquent, il était en sécurité.

Maintenant, il n'était plus nécessaire qu'il se ca-